

L' Abeille.

3me. Année.

" Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. "

3me. Année

VGL. III.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 10 Juillet 1851.

No. 34.

Le Pape.

Instruisez-vous, peuples du monde,
Cœurs fragiles, cœurs irconsistants,
Écoutez la leçon profonde
Que vous donne la voix du temps.

Depuis que sur le haut Calvaire,
Témoin de son dernier adieu,
Le trépas ferma la paupière
De celui qui fut homme et Dieu,

Voilà dix-huit siècles qui roulent
Sur la pente d'un même sort ;
Voilà vingt royaumes qui croulent
Déracinés du même effort.

Regardez-les : — hommes et choses,
Jours de splendeur, jours de péril,
Tout s'en va par les mêmes causes
Une fois mort, qu'en reste-il ?

Que reste-t-il d'un Charlemagne ?
Demandez au pâtre rêvant
Ce qu'il reste sur la montagne
Du cèdre brisé par le vent.

Que reste-t-il de ces empires,
De ces colosses d'autrefois,
Que soulevaient tant de délires,
Qu'ambiguillisaient tant d'exploits ?

Arrêtez-vous sur leur poussière !
Parlez, criez : Qui règne ici ?
Chaque brise, en frappant la pierre,
Répond d'elle-même : L'oubli.

Leur expirante renommée
Elève un jour sur le chemin
Un peu de légère fumée
Qui retombe le lendemain.

Ils dorment ces hommes superbes,
Impassibles, silencieux :
Le ver qui remue un brin d'herbes
Est mille fois plus puissant qu'eux.

Leur froid cadavre, vain fantôme,
Qu'appesantit un lourd sommeil,
N'a pas même ce qu'a l'atome,
Un frémissement au soleil.

Mais à côté de ces ruines
Qu'entasse à la hâte et partout,
Sous les impulsions divines,
Le temps, ce destructeur de tout,

Un homme, un homme seul encore
Lève un front plein de majesté,
Le souffle orageux qui dévore
Respecte son éternité.

Il règne où les Césars de Rome
Ont disparu comme l'éclair,
Car le seul toucher de cet homme
A fait choir leur sceptre de fer.

Pendant que la plus faible crise
Fait un peuple de succomber,
Et que toute gloire agonise
Sur le sol prêt à l'absorber :

Il règne ce vieillard débile,
On dirait un grand monument
Seul durable, seul immobile
Dans l'universel mouvement

Et sur la terre qu'il dédaigne
Il voit, avec nos passions,
Rouler, sans que son flot l'atteigne,
Le torrent des destructions.

Du haut de sa force infinie.
Il pèse à leur juste valeur
Ce qu'on appelle le génie,
Ce qu'on appelle le grand ur.

Il sait ce que la plus grande âme
Contient de tempête et d'orgueil,
Et que sans la céleste flamme
Elle trébuche au moindre écueil.

Il sait ce qu'un empire dure
Entre les mains d'un conquérant :
Pauvre foumi qui se croit sûr
Des grains de sable qu'elle prend

C'est que le ciel qui le contemple
L'a mis bien au dessus des rois ;
C'est qu'il a pour palais le temple,
C'est qu'il a pour drapeau la croix ;

Et si l'univers l'environne
Pour écouter ce qu'il prescrit,
C'est qu'il parle du haut d'un trône
Clémenté par la main du Christ !

Retenez donc, peuples du monde,
Cœurs fragiles, cœurs inconstants,
Retenez la leçon profonde
Que vous donne la voix des temps.

Ne courez plus, comme vos pères,
Après un laurier incertain,
Après ces gloires éphémères
Qu'un jour abat, qu'un souffle étouffait.

Allez dans la ville éternelle,
Sous des cieux purs de tout brouillard,
Allez vous reposer sous l'aile
De l'impérissable vieillard.

La voix qui dompte les tempêtes,
Qui sait prier, qui sait bénir,
Vous dira les seules conquêtes
Qu'on peut faire dans l'avenir ?

E. M. QUÉBEC.

OUVRAGE DE M. BARRAN.

Parmi les ouvrages dont notre bibliothèque a fait dernièrement l'acquisition se trouve *l'Exposition des dogmes et de la morale du Christianisme dans les entretiens d'un professeur de théologie avec un docteur en droit* par M. l'abbé de Barran. Nous sommes heureux de pouvoir offrir à nos lecteurs l'appréciation suivante qui leur fera connaître cet ouvrage.

On nous permettra de donner une idée

complète de l'excellent ouvrage de M. l'abbé Barran, et nous le ferons d'autant plus volontiers que cette production répond à l'un des besoins les mieux sentis de notre époque : c'est-à-dire au besoin d'approfondir le christianisme, que ne connaissent pas ou que ne connaissent qu'imparfaitement ceux même qui souvent se mêlent de parler ou d'écrire sur ce sujet.

A ces mots, plusieurs vont se récrier et dire ; Mais dans quel siècle s'est-on plus occupé de la religion, et a-t-on plus fait valoir ses biens ?

A cela nous répondons qu'on peut avoir des sentiments religieux, faire de belles phrases sur le christianisme, écrire même d'une manière solide sur une des vérités qu'il nous propose, sur la beauté de sa morale, ou sur ses bienfaits, sans contraindre son ensemble, son essence et ses bases ; sans se rendre compte des preuves qui l'établissent ; sans faire attention qu'il répond à tous les besoins, que, seul, il donne la clef de ce qu'il y a de plus important pour chaque individu et pour la société toute entière : en un mot, pour nous servir des paroles d'un philosophe distingué, que nos dogmes contiennent l'énoncé le plus exact, la formule la plus rigoureuse et la plus philosophique des lois de l'univers.

Combien d'auteurs religieux, combien de magistrats ou même de députés, appelés à se prononcer sur les choses qui regardent la religion, sont dans l'ignorance de tout ce que nous venons d'énumérer, à tel point que malgré leur bonne volonté et la pureté de leurs intentions, ils commettent les plus graves erreurs, quand l'occasion les amène à discuter sur ce sujet qu'ils n'ont jamais étudié, ou dont ils n'ont qu'une teinture superficielle !

C'est pour venir en aide à ces hommes de bonne volonté, à ces hommes droits qui cherchent en tout la vérité, que M. Barran a écrit son livre.

Son exposition diffère de celle du grand Bossuet, en ce que celui-ci n'avait à exposer que ce qui était controversé entre les catholiques et les protestants